

Je sais bien, mais quand même...

Lacan : le fourvoisement linguistique. La métaphore introuvable, d'Alain Costes. PUF, « Voix nouvelles en psychanalyse », 236 p.

Michel Peterson

Numéro 202, mai-juin 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peterson, M. (2005). Je sais bien, mais quand même... / *Lacan : le fourvoisement linguistique. La métaphore introuvable*, d'Alain Costes. PUF, « Voix nouvelles en psychanalyse », 236 p. *Spirale*, (202), 42–43.

JE SAIS BIEN, MAIS QUAND MÊME...

LACAN : LE FOURVOIEMENT LINGUISTIQUE. LA MÉTAPHORE INTROUVABLE
d'Alain Costes

PUF, « Voix nouvelles en psychanalyse », 236 p.



René Donais, *Sans titre*, création de la planche et impression : 1991, eau-forte, 38 × 56 cm.

À LIRE cet ouvrage, d'aucuns pourront dénoncer une charge sans merci contre Lacan. Si le jugement concernant certaines élucubrations du maître est souvent cinglant et sans appel, il faut toutefois estimer en quoi il permet d'instruire la cause freudienne. S'il n'était pas englué dans le phonocentrisme, *Lacan : le fourvoiement linguistique* pourrait ainsi constituer une œuvre de salubrité pudique, dédiée aux étudiants et aux professeurs pour inscrire à même le massif qu'il interroge la castration dans ce qu'elle a de structurant pour la pensée et l'acte, castration qui, il importe de le noter, tarde à être assumée — à preuve, la difficulté d'instaurer la passe — parmi nombre de lacanologues, dont l'aburissante arrogance n'a d'égale que le dilettantisme

fustigé par Alain Costes. Avant de s'adouer soi-même chevalier du signifiant, peut-être serait-il souhaitable de lire, outre Lacan, Freud, Saussure et quelques autres... Il faut bien avouer que ce n'est pas là coutume. J'entendais encore, tout récemment, une « analiste » anonner qu'elle n'avait le temps que de lire Lacan et les *lacaniana*. Triste carrière... Imagine-t-on un voltairien avancer sans ridicule qu'il n'aurait pas le temps de se pencher sur Diderot, Rousseau, Fontenelle ou Sade ?

Revenir à Lacan dans l'après-coup aurait donc pu consister, pour Alain Costes, à examiner minutieusement et patiemment la prétendue « haine de la sémantique » et le primat du signifiant de même que la thèse selon laquelle la métaphore et la métonymie sont à ranger parmi

les processus primaires. Si on ne veut rien entendre, on répétera que ce débat est aussi inutile que celui sur le sexe des anges. Si, par contre, on en entrevoit les implications cliniques, on verra à quel point il est essentiel de reprendre avec respect et vigueur le mot à mot pour savoir ce dont il est question lorsqu'on emploie un mot pour un autre. Ils sont en effet nombreux — de Laplanche à Green, en passant par Diatkine, Derrida, Lyotard, Paul de Man ou Nancy et Lacoue-Labarthe — à avoir affronté ce débat. On pourrait peut-être alors en venir à l'essentiel de Lacan, à savoir la mise en place de sa topique (Imaginaire, Symbolique et Réel) et l'instauration d'une topologie nécessaire à la direction de la cure puisqu'elle garantit l'avènement de la subjectivité comme tâche analysante. « Pour

l'analyste, précisait Jean-Paul Gilson, *la topologie est l'inscription du temps de la cure, de son déploiement* » (*La topologie de Lacan*, Balzac, 1994). Ma conviction est la suivante : on ne saurait fonder l'acte analytique sur la topologie sans mettre au savoir le savoir de l'inconscient. Pour ce faire, en toute éthique, un travail de lecture encore à entreprendre s'avère indispensable. C'est ce à quoi s'engage Costes, mais quant à moi en débouchant sur un cuisant échec.

De la démanche

« Il y a, écrit Costes, *du Don Quichotte chez Lacan, dans sa lutte pour imposer le signifiant tous azimuts [...]. On peut s'en irriter ou en sourire. Cela ne saurait faire oublier qu'un psychanalyste n'est pas un "intellectuel" comme les autres : lui "prend en charge", comme on dit, des sujets souffrants, lesquels lui accordent toute leur confiance.* » Or, notre auteur jouerait pour sa part le rôle de Sancho, engoncé dans une foi qui lui fait croire dur comme père aux distinctions entre processus primaires et secondaires, principe de plaisir et principe de réalité ou pulsion de vie et pulsion de mort. Prétendant que Lacan met Freud à l'envers, Costes met lui-même Lacan tête-bêche en l'accusant de ne faire prévaloir qu'un point de vue formaliste. Jamais il ne doute du fait qu'en utilisant les concepts de signe, de signifié, de signifiant et tous ceux qui relèvent de la linguistique, Lacan ébranle, tout en y demeurant, la clôture métaphysique et psychanalytique. Fort de sa naïveté logocentrique, notre redresseur de torts, policier de la langue effrayé devant la linguisterie comme devant la pire des monstruosités, « *corrige* » sec Lacan, rétablit l'ordre du discours dans l'époque du logos, reconduisant avec faconde toutes les dichotomies (sensible / intelligible, âme / corps, essence / substance, masculin / féminin, transcendantal / empirique, etc.) fondant l'histoire de la vérité. Selon Costes, Lacan privilégierait uniment « *l'homogène, la mono-interprétation (le "tout-langage") et l'indifférenciation* ». Mais peut-être Costes aurait-il pu en venir à une autre interprétation s'il avait lu l'ensemble du *Séminaire* de Lacan. Il aurait alors pu s'aviser du fait qu'à partir des années pré-topologiques (*Livres I, II et III*) jusqu'à celles où s'élabore la topologie des surfaces (à partir du *Livre IX*), en passant par la topologie du graphe (des *Livres IV à VIII*), la question de la métaphore dépasse celle de la rhétorique et doit s'inscrire dans les pointillés de l'équivalence entre topologie et structure.

Désaffection ?

C'est comme on sait au moment du VI^e Colloque de Bonneval (où Lacan ne devait pas intervenir), tenu en 1960, que s'engage le débat au sujet de la topique et du lieu psychique du langage. À Lacan, qui soutient que Freud associe le langage à l'inconscient et le préverbal au préconscient, Conrad Stein, cité par Costes, ré-

plique que l'inconscient est structuré comme un langage « à condition que ce langage ne soit pas la langue [...] et qu'il [l'Inconscient] a plutôt pour éléments les représentations [qui ne sauraient être liées] à des mots en tant que tels ». Il y a là une vaste question quant à la position occupée par le langage en tant que processus secondaire et qui permet selon Costes de comprendre la psychanalyse française aujourd'hui. En tout cas, Freud ne maintient jamais l'étalement entre le Préconscient et l'Inconscient que soutiendrait Lacan puisqu'il deviendrait quasi impossible de poser l'acte analytique lui-même. Bref, la représentation de mots n'appartient pas à l'Inconscient; seules y signent (autre mot) les représentations de choses.

C'est dans cet horizon que Costes identifie la résistance à la thèse saussurienne de l'associativité comme une modalité de la résistance à la psychanalyse, laquelle est effectivement lisible en clair dans le célèbre texte de Jakobson, « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie ». La résistance de la psychanalyse mise en lumière par Derrida fraye ainsi avec le traitement incongru que fait le linguiste pragoïse de la contiguïté pour emprisonner l'associativité comme siège de l'idiosyncrasie aux règles du code d'une part, et la rapporter à l'axe syntagmatique d'autre part (la similitude étant, elle, rapportée à l'axe associatif, que ses élèves ont rebaptisé « *axe paradigmatique* » pour être bien certains, selon Costes, d'éloigner la pensée saussurienne de la pensée freudienne). Si on prend acte de la grave absence de culture linguistique chez moult psychanalystes, on comprend tout de suite pourquoi l'énorme confusion (voir *Le Séminaire, Livre III* et « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*) qui consiste à faire du concept de contiguïté le fondement de la métonymie-figure comme figure syntagmatique continue de faire des ravages non seulement dans la théorie, mais, ce qui est beaucoup plus inquiétant, dans la clinique. La question doit en outre être replacée, comme le souligne Costes, dans le contexte de l'époque.

Un chapitre s'ouvre ici, qui devra un jour être écrit : comment Lacan a-t-il pu courtiser aussi intensément Jakobson sans apparemment tenir compte du fait que ce dernier tenait une position anti-freudienne assez similaire à celle des structuralistes de l'époque, dont Lévi-Strauss, Sartre, Foucault et, chez nos voisins du Sud, Bateson? Qu'en fut-il de son désir? Une esquisse de réponse est proposée : « *En fait, tout se passe comme si l'idéologie structuraliste ambiante avait absorbé inexorablement le freudisme de Lacan, jusqu'à lui faire produire pour finir une théorie exsangue, "désaffectivée", laminée entre un trop et un pas assez d'un freudisme lui-même devenu méconnaissable, au terme de quoi la théorie lacanienne devint une combinatoire des signifiants, en attendant celle des "mathèmes".* » Il y a là matière à discussion. Lacan, une théorie « *désaffectivée* »!?

Que conclure de toute cette affaire? Ce qui suit : « *Après avoir voulu faire de la métonymie*

une figure "positionnelle" — ce qui est le cas par exemple de l'hyperbate mais pas de la métonymie, Lacan veut faire de la métaphore une figure qui jouerait sur l'image acoustique des représentations de mots, comme c'est le cas par exemple de l'antanaclase mais pas de la métaphore. Aucune de ces deux tentatives ne résiste à un examen sérieux. » Alors? L'attelage métaphore-condensation porte Costes à montrer que Lacan cherche à accomplir le rêve (le désir?) de Jakobson, c'est-à-dire à faire de chaque figure une seule opération logique. Et pourtant, Jakobson se garda bien de tomber dans pareille simplisme. Lacan y aurait-il vraiment donné tête baissée?

La Cause lacanienne

Costes cherche à le vérifier, car il semble n'en pas croire ses oreilles d'analyste. D'où sa démarche pour retrouver comme le temps la métaphore, ce qui le conduit à élaborer une hypothèse dite de la décondensation métaphorique (s'opposant à celle de la métaphore comme condensation), fondement de l'édification du préconscient conçu « *comme un réseau issu d'un inconscient expansé et toujours en extension, un réseau pluridimensionnel où se frayeraient toujours plus de voies nouvelles et où serait emprunté le parcours le plus économique en énergie, donc le plus propice à la pensée secondaire* ». Or, ce qui a de quoi surprendre, c'est justement pour l'édification de cette théorie du préconscient que Lacan pourrait nous être utile, selon Costes.

Bref, ce livre incisif, mais respectueux, démontre que l'inconscient lacanien n'est pas l'inconscient freudien et que le langage est pour Freud et pour Lacan, « *structuré comme le sexuel* ». C'est pourquoi ce que notre auteur considère comme les quatre piliers de la dictature lacanienne du signifiant gagnerait à être ré-examiné avec attention par des analystes au fait de la linguistique et de la rhétorique : la subversion du signe saussurien, le signifiant occupant maintenant la position dominante et le signifié étant relégué aux oubliettes; le problème épistémologique posé par des concepts élaborés à partir de jeux de mots (ex. : dé-sens, dit-mension, etc.); la « confusion » autour de la multiplication des sens du mot *signifiant*, on dirait une polysémie; et enfin, l'interprétation de type « jeu de mot », qui ramènerait à la méprise au sujet de la distinction-liaison représentation de choses / représentation de mots). Lacan a certes suscité un tremblement de terre dans le champ des sciences humaines. Avec toutes les réserves que je peux avoir pour le livre de Costes, j'adhère entièrement à l'opinion qu'il partage avec Michel Neyraut que « *la psychanalyse sera postlacanienne ou ne sera pas* ». Elle devra l'être. Encore faudra-t-il qu'elle parvienne à Lacan, ce qui est encore loin, très loin d'être le cas.

Michel Peterson